

“La beauté qui file...”

“... fente fatale qui engloutira les visions vertes et rousses des promenades, les éclaboussures argentées du bain de mer ...”

Quand j’ai su que c’était de cela que j’allais parler — le premier frisson esthétique — que c’est cela que je devrais écrire, je me suis dit « Les yeux ».

Le frisson a dû passer par les yeux. J’ouvre ma mémoire, les paysages défilent. Je pense à Saint-Sulpice de je ne sais quoi, un endroit où Annie, une amie de mes parents avait une maison. J’y étais allée quelques jours et je me souviens que la nature m’avait sidérée. Mais ça ne marche pas. J’étais adolescente alors. C’est déjà trop tard pour un premier frisson esthétique, il faut remonter plus loin. Renoncer au sentier de forêt moucheté de taches d’or, conserver cette image pour le jour où l’on m’invitera à parler d’extase bucolique ou de lyrisme végétal. Donc remonter dans le temps, très vite, d’un coup, à Lampol-Plourzel (j’ignore comment ça s’écrit). J’ai trois ans. Je marche sur du varech. Je ne sais pas que c’est du varech, je me dis « Tiens, il y a une drôle d’odeur ici », et le ciel et la mer, et l’éclat de la lumière sur les gousses brunes des algues. C’est pas mal, trois ans, c’est un bon âge, mais je ne peux pas parler de frisson. Je suis pleinement satisfaite, comblée par la beauté bretonne. Je ne sais pas que le varech est du varech, je pense qu’il s’agit peut-être des cheveux de la mer, ou encore de la toison d’un mouton d’eau géant, mais je ne trouve rien d’inquiétant dans cet arrangement de couleurs et de consistances, d’odeurs et de matières. J’accueille. Puis je me désintéresse du biotope côtier pour me concentrer sur l’élégance de mon maillot de bain, jaune d’or piqué de fleurettes rouges. Point de frisson car, pour qu’il y ait frisson, il faut qu’il y ait danger, absence de familiarité, court-circuit mental. Je quitte l’ouest et son vent qui claque et son soleil tout blanc.

Me voici face à un *i* majuscule, blanc lui aussi, tout blanc comme le soleil breton, et découpé dans la nuit. Qu’est-ce que c’est ? J’ouvre les yeux et je ne sais plus où je suis. C’est le réveil dans la chambre des enfants. Nous dormons côte à côte, comme des saucisses, me dis-je toujours. J’entends le souffle de mon frère, de ma sœur, de mon cousin. Je suis la première à revenir au monde et, face à moi, un peu en hauteur, une lettre éclatante m’aveugle. Elle n’est pas seule. Il y en a cinq autres. Cinq *i* majuscules éblouissants se dressent aux abords du plafond. La joie m’envahit, avant que je sache pourquoi. Ce sont les meurtrières creusées dans le bois des volets fermés qui m’informent que le jour est levé, alors que la pénombre règne encore autour de nous. Cinq fentes découpées sur fond de ciel pas encore bleu mais déjà illuminé, m’annoncent que cette journée d’été sera chaude et que nous pourrons, si aucun nuage ne vient gâcher la perfection du ciel, si ma mère est de bonne humeur et que la voiture démarre, aller à la piscine de Sens. Que soudain, hasard de l’écriture, j’ai envie de rebaptiser « réservoir à signification ».



“... son vent qui claque
et son soleil tout blanc ...”

Mais, là encore, point de frisson. Du mystère, un soupçon d'inquiétude, et c'est la joie qui l'emporte. La beauté de cette lettre écrite dans la nuit est balayée par la récompense qu'elle augure. J'abandonne les yeux. J'aurais dû le faire tout de suite. Laisser tomber les prunelles, ces traîtresses, qui peuvent tout, en savent trop et se ferment quand elles veulent grâce aux paupières complices.

Pendant qu'on y est, laissons aussi tomber l'époque, oublions l'âge. Ce sera le premier dont je me souviens, à défaut d'être le premier vécu. Viens par ici, frisson esthétique. Arrive à moi dans ton tremblement intact.

Me voici allongée à nouveau — le temps que j'ai passé à l'horizontale dans mon enfance paresseuse me stupéfie —, je gis sur le canapé du salon. Personne autour de moi. Chacun dans son coin, mère-cuisine, père-bureau, enfants-chambre. Je règne seule sur le tourne-disque. J'y ai posé un 33 tours sorti de sa pochette d'un rose pâle et ancien, un rose troublant. Le diamant chuinte sur les premiers sillons, et vlan ! Ça dégringole en cascade sur moi. Un concerto pour clavecin de Jean-Sébastien Bach. Je voudrais chanter avec, mais c'est impossible à chanter, je voudrais chanter quand même pour mieux y goûter, pour que ça s'arrête, fasse halte dans ma bouche, ne se contente pas de glisser dans mes oreilles, note sitôt jouée que sitôt disparue. La beauté qui file. La beauté qui n'existe que dans la succession, la fuite, qui m'impose sa vitesse et m'interdit la contemplation. Je tremble. J'ai envie de pleurer. J'ai l'impression que quand je serai grande l'amour me fera le même effet. Mon cœur est tellement serré, plus de place pour battre. La musique me pénètre mais ce n'est pas assez, c'est un effleurement, il faudrait que je danse afin de l'imprimer. Mais je reste allongée, sous le coup d'une révélation que je peine à formuler. Il y est question de jubilation, d'éphémère, d'impuissance, de chute. La mort est là aussi, éblouissante, dressée comme un *i* majuscule d'une blancheur solennelle, fente fatale qui engloutira les visions vertes et rousses des promenades, les éclaboussures argentées du bain de mer et les considérations pleines de gravité des petits enfants.

Agnès Desarthe.

Agnès Desarthe est née à Paris en 1966.

Considérant très tôt le français comme une langue étrangère — chez elle on parle arabe, russe et yiddish — elle tente de l'appivoiser en écrivant des poèmes qui font pleurer sa mère et des histoires qui enorgueillissent son père. Elle suit des études de lettres, puis d'anglais. La traduction est son premier métier.

Viennent ensuite les livres pour enfants, les scénarii et les pièces de théâtre. Elle mène toutes ces activités de front, danse beaucoup et jardine vigoureusement.

Jugée tantôt douce, tantôt cruelle, elle cherche à rendre compte du chaos qui la stupéfie et de la violence qui la cloue, et l'empêcherait de se lever si elle ne trouvait le moyen de l'utiliser, de la mater, de la transmettre.

Issue de la tradition orale, elle a entendu tant d'histoires, qu'elle a finalement choisi d'en raconter à son tour.

Publications :

Mangez-moi.

Éditions de l'Olivier. 2006.

V.W. Le mélange des genres avec Geneviève Brisac.

Éditions de l'Olivier. 2004.

Le principe de Frédelle.

Éditions de l'Olivier. 2003.

Je veux un cheval.

L'École des Loisirs. 2006.

La cinquième saison :

Un été chez vous.

L'École des Loisirs. 2006.

Les frères chats.

L'École des Loisirs. 2005.